

A woman with brown hair, smiling, wearing a white lace dress and a matching lace veil. She is also wearing a pearl necklace and a bracelet. The background is a rich red fabric with a gold fringe at the top.

Suzanne
Varga

SOPHIE
d'Espagne

Pygmalion

SOPHIE d'Espagne

La reine Sophie a illustré avec le roi Juan Carlos les principales pages de l'histoire des cinquante dernières années de l'Espagne. Dans cet ouvrage, Suzanne Varga nous révèle le rôle essentiel qu'elle a joué dans la conquête héroïque du trône des Bourbons d'Espagne sous le régime dictatorial de Franco et dans l'instauration de la démocratie, faisant ainsi entrer son pays dans l'Europe moderne. Cette biographie, la première de cette ampleur publiée en France, s'attache à dévoiler une personnalité riche et complexe qu'on a pu voir se construire au gré de sa vie quotidienne.

L'importance de son œuvre culturelle et humanitaire qui étend son action jusqu'en Amérique latine se conjugue avec une authentique vie de famille où l'amour a toujours soutenu, auprès de son mari et de ses enfants, la volonté absolue d'assurer la continuité dynastique.

Sujet de fascination mais aussi proie naturelle de la presse *people* indiscreète, elle a supporté et maîtrisé sans aigreur les intrusions dans son intimité et les coups portés à la popularité du roi. Son comportement dans la passation du pouvoir de son mari à son fils a contribué à renforcer l'image énigmatique et inattendue de cette reine indispensable, dont Suzanne Varga nous découvre les différentes facettes.

Agrégée, docteur d'État, professeur des Universités, Suzanne Varga-Guillou se consacre, depuis plus de trente ans, à la littérature et à l'histoire du siècle d'Or espagnol. Elle a obtenu, en 2002, le grand prix de la biographie littéraire de l'Académie française pour Lope de Vega. Elle a publié dernièrement Philippe V, roi d'Espagne, petit-fils de Louis XIV (prix Hugues Capet), et 12 banquets qui ont changé l'Histoire chez Pygmalion.

Pygmalion

SOPHIE
D'ESPAGNE

Une grande reine d'aujourd'hui

DU MÊME AUTEUR

- L'Amour des mythes et les mythes de l'amour*, préface de Dominique Fernandez, Artois Presses Université, 1999
- Lope de Vega*, Paris, Fayard, collection Biographies littéraires, 2002
- La Dorotea*, Lope de Vega, trad. de C.-B. Dumaine, étude préliminaire de Suzanne Varga, e.t.i.l.a.l, Espagne médiévale et moderne, Université Montpellier III, 2002
- L'Espagne sous Charles Quint*, « une nouvelle vision du monde, de l'homme, de sa sensibilité et de sa culture... », ouvrage dirigé par R. Carrasco, Paris, Ellipses, 2004
- La représentation tenue en lisière : le verbe miroir du monde*, Artois Presses Université, 2009
- Philippe V roi d'Espagne*, Paris, Pygmalion, 2011
- 12 banquets qui ont changé l'Histoire*, Paris, Pygmalion, 2013

SUZANNE VARGA

SOPHIE
D'ESPAGNE

Une grande reine d'aujourd'hui

Pygmalion 



www.centrenationaldulivre.fr

© 2015, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-1430-0

*À Cécile, Magali, Éléonore,
souveraines de mon cœur*

PRÉFACE

Aborder l'existence d'une reine déjà entrée dans l'histoire et toujours vivante tient de la gageure, de l'acte de courage, voire de la ténacité, ne serait-ce que par l'ampleur temporelle de sa présence : pour Sophie d'Espagne, plus de soixante-dix ans. Mais aussi parce que la reine Sophie, commentée sans répit, a donné lieu à un océan de glose, de notes non exemptes d'approximations douteuses frisant souvent, ces dernières années, le commérage. Ainsi apparaît-il assez exaltant, dans une authentique perspective historique, de déblayer le terrain miné des sources et de relever le défi pour donner sa juste place, aussi proche et légitime que possible, à un personnage primordial malgré son apparent rôle secondaire.

Envisager d'écrire la vie d'une reine non régnante, se contentant d'être l'épouse d'un roi, même lorsqu'on songe à une de ces reines prestigieuses que l'Histoire a retenues dans ses pages, n'est pas tâche facile, si l'on ne veut pas s'arrêter à des préoccupations mondaines, festives, domestiques, vestimentaires ou *people*, en un mot. C'est, en effet, avant tout ouvrir la porte à l'inconfort de la perplexité, au trouble des ambiguïtés où l'être s'allie au néant, la lumière à l'ombre, la parole au silence, la présence à la transparence, le pouvoir à la

soumission, l'action à l'obéissance... Qu'il s'agisse d'Anne d'Autriche, l'infante espagnole qui a épousé Louis XIII, de la discrète Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV ou de l'*indispensable*¹ Sophie d'Espagne, il faut scruter leur vie par le biais, par la bande, aborder leur image par la marge. Les observer, c'est se placer dans le sillage d'une autre existence, celle du mari dans son histoire, dans les événements à lui attachés ; bref, œuvrer sans relâche à contrechamp. C'est bien là le sens de l'attribut « consort », du latin *consors* qui désigne celui « dont on partage le sort ».

Si le travail de l'historien est, à son corps défendant, orienté dans cette perspective de dépendance entre deux vies indissociables l'une de l'autre, cette subordination non seulement ne gêne pas les intéressés, mais elle peut être ouvertement revendiquée par eux, comme le fait la reine Sophie elle-même. Elle le proclame tout haut d'abord d'un point de vue existentiel : « Ma vie est la vie du prince puis de celle du roi qu'il est devenu. Je suis reine parce que je me suis mariée avec le roi » ; elle l'exprime également du point de vue de l'intérêt d'autrui : « Dans ma vie, ce qui importe, ce qui intéresse les gens est ce qui touche à la Couronne, à la famille royale espagnole, au roi d'Espagne et à son peuple. » La reine Sophie insiste : « Je n'ai pas de statut propre, en tant que reine. Mon statut est, en quelque sorte, parallèle et lié à celui du roi. » Elle reconnaît cette nécessité fonctionnelle et historique qu'elle ne discutera jamais et qu'elle assumera pleinement ; certes, elle existe par elle-même, mais il serait inconvenant, selon elle, et dénué de sens que de vouloir se dépouiller ou se priver de cet état qui, en l'occurrence, fait l'essence de son être.

D'ailleurs, dans le même mouvement, elle nous rassure en précisant bien que ce n'est pas là une façon de diminuer sa personne, mais bien au contraire de lui donner sa pleine dimension en faisant rejaillir sur elle le lustre de la Couronne : « Le roi, la reine et la famille royale, nous formons la Couronne. La Couronne est en elle-même une institution ; avec le gouvernement, avec le Parlement, avec le pouvoir judiciaire et

1. Épithète qui s'est imposée pour cette reine et qui la définit pleinement.

PRÉFACE

chacune des communautés autonomes, nous sommes l'État ; alors que la femme d'un président de la République, quelles que soient ses qualités, quelle que soit sa popularité, elle se trouve en dehors, elle ne fait pas partie de l'État. »

Aussi quiconque s'attelle à l'étude de la vie de la reine ne peut guère le faire sans la lier à celle du roi. Et il est temps de lever ces scrupules spécieux, énoncés par quelques journalistes, qui, prétendant rapporter la vie de la reine Sophie, se faisaient un point d'honneur de la démarquer de celle du roi Juan Carlos. Ce sont là démarches inopérantes, scrupules stériles auxquels la reine n'adhère nullement. En revanche, il importe que soient rapportées, soulignées, toutes les occasions qui lui permirent d'intervenir, en tant que « compagne », en tant que reine, dans le déroulement de l'histoire et dans les événements où son rôle ne s'est assurément pas limité à se faire photographe auprès du roi. Dans le combat quotidien pour la reconquête du trône, pour la reine Sophie, les occasions de se rendre utile, voire indispensable, n'ont pas manqué ; elle fut toujours là, non pas seulement en tant que témoin, mais en tant qu'indéniable soutien et acteur discret.

Sa personne a tout de suite compté ; d'abord, à l'approche du destin que Juan Carlos s'était vu attribuer ; pour ce prince arraché à sa famille, isolé, sans titre reconnu, elle avait les attraits d'une princesse de sang royal, fille de roi régnant, susceptible de peser dans les enjeux qui étaient les siens et qui consistaient à reconquérir la Couronne des Bourbons d'Espagne. La qualité remarquable de cette princesse fut que, renonçant à une vie agréable, certes pas oisive, mais sereine dans un royaume grec apaisé, elle eût accepté ce destin périlleux où tout était à faire y compris leur « être » à tous deux dans un contexte où, selon ses propres termes, « nous n'étions personne ».

Il ne fut guère surprenant qu'au moment d'entreprendre ce chemin ardu, cette tâche presque surhumaine qui lui incombait, Juan Carlos eût choisi pour épouse une compagne comme elle, capable d'assumer une part du fardeau. Et dans la droite pensée du destin historique qu'elle s'était fixé, il n'y avait pas non plus de quoi s'effarer du dévouement et de l'endurance inébranlables qui ont fait de cette princesse de Grèce, *l'indispensable reine* d'Espagne qu'elle est devenue.

Il est vrai que toute son éducation de fille de roi, toute la formation soigneusement programmée par ses parents et même les tribulations politiques, l'exil qu'ils avaient tous dû subir ensemble, l'avaient mûrie et l'avaient aidée à opter pour cette voie difficile ; aussi était-il important dans ce livre, de se retourner sur les traces de ces vingt-trois années décisives précédant ce mariage qui l'a soudain inscrite dans l'Histoire. Le moyen de cerner son caractère et son tempérament modelés par le discernement, le tact, l'endurance et le calme qui furent les siens au gré des contraintes et malgré les difficultés qui se présentaient à elle, furent les éléments qui, mis au service des cinquante ans durant lesquels elle accompagna le prince devenu roi, constituent l'objet de cette biographie.

Sans céder à la moindre tentation hagiographique, il n'est guère aisé de la prendre en défaut ou de la voir donner lieu à quelque soupçon ou à quelque inquiétude, alors qu'elle était la proie toute désignée de ces journaux et revues « people » qui n'ont cessé de la traquer en vain. Dans l'adversité objective, dans les situations délicates, son « génie tutélaire » et sa nature agissent comme un bouclier pour sa famille ; quant aux déconvenues personnelles qui l'assaillirent et auxquelles elle ne laissait pas d'être sensible, elle les a supportées sans aigreur et même avec une patience héroïque, grâce à cette force intérieure qu'elle s'était forgée.

À l'heure où la décision cruciale de l'abdication de Juan Carlos s'est imposée et où son fils Felipe est devenu roi, comment la reine assumera-t-elle cette subordination initiale de deux destins unis par la nécessité d'une fonction monarchique et historique dorénavant réduite au titre de reine qui lui reste, comme le titre de roi reste à son mari ? Quels éléments dignes d'intéresser l'historien seront apportés par cette nouvelle donne ? Les années à venir ne manqueront pas de le dire, et ce sera peut-être l'occasion de compléter cette biographie qui, comme la vie de la reine Sophie, n'a pas dit son dernier mot.

En guise de préambule

LES PREMIERS PAS DE SOPHIE
EN ESPAGNE

Une rencontre politique qui ne dit pas son nom

L'air incisif de la Meseta tout vibrant, bruissant encore des tourbillons soulevés par les énormes hélices des quatre moteurs de l'avion, saisit au visage le jeune couple qui venait d'apparaître en haut de la passerelle métallique. Accompagnée de son mari Juan Carlos de Bourbon, Sophie de Grèce, plissant les yeux, tentait de poser son regard sur l'honorable escorte venue les attendre au pied du DC-4 affrété par Franco pour les amener à Getafe, l'aéroport militaire de Madrid en ce 5 juin 1962.

Mariés depuis moins d'un mois à Athènes, ce voyage représentait pour eux un acte protocolaire de la plus haute importance, le deuxième émanant de leur propre initiative, le premier les ayant conduits la veille à Rome. Ils arrivaient en Espagne après une visite au Vatican où ils s'étaient rendus pour recevoir la bénédiction du pape Jean XXIII et pour le remercier de son intervention personnelle qui avait permis leur mariage. Le Saint-Père avait levé le principal obstacle à cette union interdisant à un Bourbon, héritier potentiel de la couronne de la Très Catholique Espagne, d'épouser une princesse appartenant à l'Église orthodoxe inséparable de l'État. La princesse Sophie,

filles aînées du roi de Grèce occupant la deuxième place dans l'ordre successoral au trône, avait, de son côté, soulevé l'émotion auprès des autorités religieuses de son pays.

Aujourd'hui, il s'agissait avant tout pour elle d'un acte éminemment symbolique, celui qui consistait à toucher, pour la première fois de sa vie, le sol du pays qui serait peut-être un jour son royaume. L'échéance était des plus aléatoires et assurément lointaine, lovée aux confins d'une pensée à peine concevable ; elle surgissait comme un fantôme prometteur devant les horizons dilatés de ces terres qui touchaient le ciel et s'offraient à elle dans cette première étape du long chemin qu'elle allait parcourir. La situation présente de Juan Carlos était âpre et difficile, son statut indéfini, son avenir successoral hypothétique ; otage du dictateur sur le territoire espagnol, isolé de sa famille qui vivait en exil au Portugal, Juan Carlos, avec l'accord de Don Juan, son père, y avait fait l'objet, depuis l'âge de dix ans, d'une sérieuse formation de prince. Maintenant que son apprentissage théorique touchait à sa fin et qu'il s'était marié dans un climat d'incertitude, il devait reconsidérer son état au-delà des divergences perceptibles entre son père et le « tuteur » Franco, notamment au sujet de la résidence définitive du jeune couple. Don Juan qui, sur la demande du dictateur, avait accepté d'envoyer son fils en Espagne, cherchait à présent à l'en éloigner ; il ne voyait pas d'un bon œil cette visite que les princes faisaient dans la capitale où il était indésirable et dont il était banni.

Pour l'heure, Carlos et Sophie, suivis du duc de Frías, chef de la Maison du prince, de ses adjoints : le marquis de Mondéjar et le lieutenant général Emilio García Conde, ses anciens précepteurs militaires qui avaient fait le voyage, franchissaient, sans ostentation, l'espace cérémonieux qui les séparait des personnalités préposées à leur réception. Outre le ministre de l'Air, le général Lacalle, et son épouse, le comte de Casa Loja, chef de la Maison civile de Franco et quelques personnes importantes de l'État, on remarquait la présence de la fille unique du chef de l'État, María del Carmen Ramón Felipa de la Cruz Franco, marquise de Villaverde, titre qu'elle tenait de son mari, Cristóbal Martínez Bordiú, marquis de

Villaverde, élégant noble andalou, exerçant la profession de chirurgien, également présent. Ceux-ci furent les premiers à s'avancer vers eux pour les saluer d'une révérence protocolaire ; Sophie et Juan Carlos les relevèrent aussitôt et les embrassèrent le plus simplement de monde.

Il était 4 heures de l'après-midi et Franco les attendait ; ils prirent donc la route pour le palais du Pardo. Alors que la voiture roulait dans la campagne castillane, ce fut avec une réelle émotion que la princesse Sophie retrouvait les paysages à peine aperçus du hublot de l'avion et qui, comme elle le dira plus tard, lui évoquaient ceux de sa Grèce natale. Ces champs que le soleil encore vif dorait de ses feux tout en allongeant l'ombre portée que formaient çà et là les épais bouquets de chênes verts rappelaient irrésistiblement ceux de la campagne hellène près de Tatoï. Dans l'immensité s'étendant à l'infini de ces hautes plaines, de ces désertiques solitudes de Castille au milieu desquelles l'homme éprouve irrésistiblement le sentiment de se perdre, la princesse ne vit-elle pas l'image de son destin, ne perçut-elle pas son avenir de souveraine espagnole comme un rêve inaccessible, comme une chimère, comme un souhait devant l'abîme ? Si l'on envisage ce que l'on sut d'elle plus tard, le caractère résolu qu'elle montra, on peut croire, sans se tromper, qu'elle ne retint de ces espaces que les aspects emblématiques et puissants de son nouveau pays.

D'ailleurs, tandis qu'on s'approchait du palais, les alentours se mettaient à verdoyer, c'était le Monte del Pardo couvert d'une forêt serrée et giboyeuse, faite de toutes les variétés de chênes, verts, rouvres et yeuses, mais aussi de frênes et de peupliers. Le palais du Pardo y apparut brusquement dans toute sa beauté architecturale avec ses tours d'angle et entouré de douves. C'était autrefois la résidence d'hiver des rois qui s'y installaient depuis l'Épiphanie jusqu'à Pâques et où notamment ils venaient chasser. Le splendide intérieur comportait des tapisseries réalisées d'après des cartons de Bayeu et de Goya. C'est dans ce décor, fastueux vestige de la grandeur monarchique, que les princes furent accueillis par un homme petit et rond, d'une courtoisie contrôlée, presque affable. Franco y avait élu domicile jusqu'au jour de sa mort.

Les mesures de sécurité qui ceinturaient le palais en formant comme un rempart infranchissable avaient impressionné la princesse et l'avaient confortée dans l'idée qu'elle se faisait du Généralissime et qu'elle révisa assez vite. Songeant avoir affaire à un homme sec, cassant et raide, elle avait scrupuleusement étudié les modalités de cette rencontre dont elle mesurait les enjeux : c'était Franco qui tenait entre ses mains le destin de son mari et, de ce fait, également le sien.

D'un commun accord, ils avaient officiellement annoncé l'objet de leur démarche : la reconnaissance qu'ils venaient exprimer au Caudillo pour sa précieuse prévenance lors de leur mariage. Franco et son épouse avaient offert à Sophie de somptueux cadeaux : un diadème en forme de fleurs, transformable en collier, œuvre d'un des grands joailliers madrilènes, ainsi qu'une broche, le fameux « Actinia » : un énorme saphir entouré de brillants. Le chef de l'État lui avait aussi fait un don qui l'avait particulièrement touchée, celui du Grand Collier de l'ordre de Charles III.

Cet ordre royal créé par le fils de Philippe V, premier Bourbon d'Espagne, petit-fils de Louis XIV, bien que d'origine militaire, constitua, par la suite, la plus haute distinction civile accordée et réservée aux personnes ayant eu le mérite d'avoir servi la couronne et l'Espagne par l'exercice de la vertu, comme sa devise l'indiquait, « virtuti et merito ». La croix à quatre branches, suspendue à un large ruban de soie bleu pastel et blanc, porte en son centre un médaillon ovale dédié à la Vierge. Il fut, comme les autres cadeaux du Caudillo, apporté à Athènes par l'amiral Abárzuza. Ce geste hautement flatteur avait manifestement une dimension politique d'une incontestable portée : venant d'un chef d'État qui s'adressait à des princes pour l'heure sans trône, sans fonction en terre espagnole, mais dont la jeunesse et la naissance pleines de promesses pouvaient s'y projeter.

Sophie n'avait pas manqué de remercier pour ces cadeaux dans une lettre chaleureuse qu'aidée de son mari, elle avait rédigée en espagnol ; mais elle voulait derechef exprimer sa gratitude en personne et montrer, par sa présence, le désir de se faire connaître à l'homme qui avait présidé à l'instruction du prince. Judicieux parti pris courtois qui, dans les intentions de

la princesse, devait aller bien au-delà de la simple bienséance et qui se révélait être une sorte d'acte politique fondateur. Franco sembla l'avoir entendu lorsque, au moment des adieux, ses paroles prospectives, porteuses de projet, allèrent nettement dans ce sens et firent comme écho à une intime préoccupation partagée : « Faites un bon voyage. Il convient que les Espagnols et tout le monde vous connaissent. »

À ce stade de leur rencontre, l'entrevue se présentait sous les meilleurs auspices. À la faveur de quelques banalités échangées, en la circonstance quelques mots au sujet du déroulement des fêtes nuptiales, les protagonistes eurent tout le loisir de s'observer dans une satisfaction mutuelle, d'autant que Franco leur ayant énoncé son intention de les inviter à déjeuner le lendemain, ils purent remettre à plus tard les questions primordiales qui pressaient le jeune couple à ce tournant de leur vie. En effet, le mariage avait changé la donne, notamment le statut du prince ; célibataire, Juan Carlos n'était qu'un invité, certes plein de promesses, qui faisait ses études sur le territoire espagnol ; mais dorénavant il devait installer son foyer, comme chef de famille, et le faire en Espagne était une manière de manifester sa volonté de retrouver ses racines et de se considérer comme partie intégrante du pays.

En outre, sa formation étant accomplie, ce n'étaient plus des études qui justifiaient sa présence ; mais Franco forgeait, semblait-il, l'idée d'une sorte de « master » du métier de roi au cours duquel Juan Carlos était appelé à faire des stages et à remplir des missions le mettant en contact direct avec les rouages de l'État.

Bref, le jour suivant, revenus au palais, tandis qu'ils devaient tous les quatre, assis dans les salons du Pardo en attendant le signal du déjeuner, Doña Carmen, l'épouse du Caudillo, se proposa de faire les honneurs du palais à la princesse, se flattant de lui révéler des trésors ; pas seulement ceux des vestiges émouvants de l'ancienne monarchie, mais ceux qu'elle disait avoir dénichés et acquis elle-même ; elle ne cachait pas la passion effrénée qui la menait à fréquenter presque quotidiennement les antiquaires. Croyant aider la princesse, elle esquissa une phrase en français, mais Sophie, malgré la gêne qu'elle éprouvait encore pour s'exprimer en castillan et qui s'en excusa, tint à continuer en espagnol.

Elle précisa que, depuis ses fiançailles, elle s'appliquait à un apprentissage intensif de cette langue auprès d'une violoniste basque vivant à Athènes nommée Yatrìdi Bustinduy et qui venait la voir trois jours par semaine. Elles s'entretenaient ainsi devant un coffre tapissé de cuir de Cordoue, semé de gros cabochons de cuivre ayant appartenu à l'infante Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, puis devant une table qui venait de la salle à manger du palais impérial d'Eugénie de Montijo. Au fil de leur conversation, la princesse put constater chez doña Carmen un contraste frappant entre l'attrait presque voluptueux qu'exerçaient sur elle les objets rares et les magnificences ancestrales et l'expression d'une austérité morale frôlant l'ascétisme cruel lorsqu'elle présentait des reliques et des objets de piété liés à la mystique et à la statuaire hispaniques

Quand elles regagnèrent le salon où on les attendait, elles y trouvèrent aussi la fille et le gendre du Caudillo ; ce dernier faisait retentir son irrésistible accent andalou tandis qu'il s'écoutait parler avec véhémence et force gestes spectaculaires. C'était là une véritable réunion de famille car ils étaient venus accompagnés de leurs enfants, notamment l'aînée, Carmen, âgée de dix ans, « la nietísima », la petite-fille préférée, surnommée ainsi comme pour faire écho au fameux « généralissime » qui désignait son grand-père ; on était loin de s'imaginer alors qu'un jour, celle-ci constituerait un des obstacles majeurs que Juan Carlos dut affronter sur le chemin du trône.

En effet, son mariage avec Alphonse de Bourbon, duc de Cadix, cousin de Juan Carlos, pèsera d'un poids supplémentaire sur le doute de plus en plus lourd et maintenu jusqu'au bout par Franco quant au choix de son successeur ; ce Bourbon allié à la famille du dictateur pouvait assurément y prétendre. Sa candidature fut fortement appuyée par l'épouse du dictateur et par tout un clan y voyant la création providentielle d'une nouvelle dynastie unissant le sang de l'ancien régime monarchique au sang neuf du nouveau régime étatique. Et pour parvenir à leur fin, ils ne manquèrent pas de multiplier à l'envi les intrigues de palais.

Pour le moment, le repas se déroulait dans une harmonie chaleureuse, quoique dans une certaine rigidité cérémoniale n'émanant assurément pas de quelque mystique « auctoritas »,

mais peut-être du personnel particulier chargé du service de la table. C'étaient d'anciens militaires ou gardes civils, préposés avant tout à la sécurité du Caudillo, tant il est vrai que la table des chefs d'État, empereurs ou rois, n'a cessé d'être, depuis l'Antiquité, l'espace de tous les dangers, et pas seulement celui du poison distillé des plus subtiles manières pour être dissimulé dans les aliments, l'Espagne ayant toujours eu la réputation d'être championne en la matière. La cuisine était confiée aux mêmes corps de métiers, certes des hommes qu'on avait quelque peu formés à l'art culinaire, mais qui s'étaient surtout pliés aux habitudes frugales de Franco et de son épouse ; ceux-ci se contentaient généralement d'un potage aux vermicelles suivi d'une omelette faite d'un œuf et d'une pomme ou d'un yaourt en guise de dessert. Le menu de ce déjeuner n'ayant pas filtré ; Sophie se contenta d'évoquer par la suite la sobre simplicité des plats.

Un cadeau de noces inattendu

Ce fut alors que, le repas touchant à sa fin, prétextant une nécessité professionnelle, le marquis de Villaverde, attendu pour une urgente opération, s'excusa de devoir prendre congé ; lorsqu'il se leva, sa femme et ses enfants partirent avec lui. Cela donna un tour nouveau à la conversation et autorisa une intrusion dans les préoccupations essentielles des intéressés, celles du Caudillo dans ses relations avec le prince et son épouse et celles qui touchaient leur avenir immédiat. Il ne leur fit aucune proposition directe, pas plus qu'il ne l'avait fait auparavant avec le prince ; il n'aborda la question du lieu où il pouvait s'installer après son mariage que d'une manière incidente, en lui annonçant les nouveaux travaux, les aménagements de confort intérieurs, qu'il allait entreprendre au palais de la Zarzuela où Juan Carlos vivait sommairement depuis le mois de novembre précédent.

En effet, lorsque Franco avait appris la nouvelle officielle de ses fiançailles, il s'était tout de suite attelé à la restauration de cet ancien pavillon de chasse royal qui avait été fortement endommagé par les combats de la guerre civile. Ces nouveaux

travaux à première vue des plus naturels, étant donné l'état des lieux, étaient moins insignifiants qu'il n'y paraissait, si l'on songe qu'ils ouvraient la porte à une éventuelle installation du couple en Espagne. La question apparemment mineure de la résidence du prince tant qu'il séjournait en Espagne comme invité du dictateur devenait soudain une question majeure si, en l'établissant ainsi en couple avec la princesse Sophie, Franco le laissait paraître comme le possible prétendant à sa succession. Quoi qu'il en soit, Franco alla, cet après-midi-là, jusqu'à présenter cette mise à disposition du palais de la Zarzuela et ses nouveaux aménagements comme un cadeau de noces supplémentaire.

Alors qu'un doute habitait incontestablement son esprit quant aux projets du prince et de son épouse, il ne pouvait supposer que ce couple prometteur, non dénué d'ambition en raison de leur naissance respective, pût se contenter d'un exil volontaire au Portugal dans une immobilité oisive, comme le proposait Don Juan, le comte de Barcelone : d'évidence leur avenir se trouvait à Madrid. Le généralissime, s'adressant à Juan Carlos lui demanda : « Pourquoi Votre Altesse ne voudrait-elle pas, avant son départ, montrer ces lieux à la princesse ? » Sophie, qui l'avait parfaitement entendu, n'attendit pas la réponse de son mari pour s'empresse d'accepter cette proposition.

Au moment de prendre congé de leurs hôtes, Juan Carlos et Sophie redoublèrent d'amabilités dans l'expression de leur reconnaissance qui se fit dans une sorte de mouvement de connivence réciproque.

Ils eurent tôt fait de se trouver dans l'enceinte de la Zarzuela peu éloignée du domaine du Pardo ; à peine eurent-ils parcouru la distance qui les menait à l'entrée principale que Juan Carlos dit à Sophie : « Quand nous viendrons en Espagne, c'est probablement ici que nous vivrons. »

Le palais tel que la princesse le découvrit était un important édifice sans âme ; dans ses proportions comme dans sa configuration, tout l'éloignait du pavillon de chasse initial conçu au XVII^e siècle pour l'agrément de Philippe IV. Son charme en avait fait, à l'époque, le rendez-vous des grands artistes qui y créaient des fêtes somptueuses et des divertissements donnés sous l'égide du « roi-poète ». Celui-ci y adjoignit un théâtre où

se donnaient des représentations dont la fantaisie et la puissance d'inventivité constituaient, jour après jour, le démenti flagrant du nom aride des lieux. « La Zarzuela » venant du terme « zarza » signifiant la ronce désignait en effet la ronceraie où avait été construit ce joyau architectural et qui renvoyait à ses nombreux mûriers.

Y fut inventé et inauguré le genre lyrique espagnol par excellence qu'on appela aussi « zarzuela », une sorte d'opéra où alternaient les récitatifs et les parties chantées dans un singulier mélange de ton savant et populaire. On en doit les prototypes au célèbre Calderón de la Barca qui les y représenta en 1649. Les scénographes utilisèrent ces lieux comme de véritables éléments du spectacle, devenant tour à tour grottes, forêts, bref un espace de rêverie où la puissance de l'illusion théâtrale satisfaisait l'irrésistible attrait pour les apparences et les métamorphoses.

Au XVIII^e siècle, Charles IV agrandit l'édifice en l'adaptant au goût néoclassique de l'époque ; il l'orna de tapisseries, de porcelaines et d'une étonnante collection d'horloges.

Mais la princesse dut assurément faire appel à son imagination et aux capacités métamorphiques du lieu pour y voir les présages « d'une résidence agréable », selon la formule qu'elle employa. Embrassant du regard le lointain panorama limité par la dentelure de la Sierra de Guadarrama, elle se sentait comme protégée par cet immense parc la mettant à l'abri des bruits et des désagréments de la ville ; dans cette sorte de garrigue peuplée de yeuses crépues, de bouquets de chênes rouvres au feuillage découpé et d'une multitude de variétés de bosquets, elle retrouvait aussi le cadre champêtre de son enfance à Tatoï et surtout son amour pour les arbres.

Bien qu'ils dussent, l'après-midi même, repartir pour Rome, avant de rejoindre Getafe où l'attendait leur avion, il leur fut permis de transmettre au Caudillo les échos favorables de cette visite du domaine de la Zarzuela. Ils le firent aussi pour l'ensemble de leur séjour madrilène, lequel quoique bref n'en fut pas moins instructif et utile pour la perspective de leur avenir. D'ailleurs, il ressort des commentaires qui se firent de part et d'autre, aussi bien du côté de Franco et de son entourage que du côté de Juan Carlos et de Sophie, que cette rencontre

leur parut agréable, qu'ils y prirent un égal plaisir et qu'elle leur laissa un goût de satisfaction partagée.

La princesse avait fait une excellente impression sur le chef de l'État qui la trouva complaisante, sérieuse, d'un charme plein d'intelligence et de culture. Sophie, semble-t-il, en fut consciente, si l'on en croit les confidences qu'elle fit trente ans plus tard à Pilar Urbano ; elle y laissa entendre, sans la moindre autosatisfaction, comme un sentiment de soulagement à l'issue d'une première rencontre avec l'homme dont était comptable la vie de son époux : « J'ai eu l'impression de ne pas avoir déplu à Franco. Il traitait Juanito¹ comme le fils qu'il n'avait jamais pu avoir². »

En l'occurrence, tout laissait à penser que, pour Sophie, cette visite de courtoisie fut le lieu où, aux côtés de son mari, elle devait franchir le premier pas de leur interminable conquête du pouvoir ; s'y mettait aussi en place une stratégie secrète dont la prudence et la patience constitueraient les principales forces.

Ceci ne fut pas démenti, mais bien au contraire confirmé par le tour que prit alors leur voyage de noces commencé à Corfou et brièvement interrompu par l'enchaînement de ces deux visites éclair à Rome et à Madrid. En effet, sous les apparences d'un long périple d'agrément, les quatre mois qu'ils y consacrèrent, se transformèrent en une sorte d'itinéraire diplomatique où, sur divers continents, et de ville en ville, se succédèrent les réceptions officielles et les rencontres avec les principaux chefs d'État de l'époque.

1. C'est ainsi qu'on appelait le prince en famille. En Espagne quand le fils portait le même prénom que son père, ce qui était fort courant pour le fils aîné, et ce qui était le cas de Don Juan, le comte de Barcelone, pour éviter les inconvénients de l'homonymie, on désignait le fils par le diminutif, comme Juanito pour Juan. Quant à Juan Carlos, on dit que lorsque ce dernier fut envoyé en Espagne pour y faire ses études, ce fut Franco lui-même ou bien le chef d'entreprise et politique José María de Oriol y Urquijo qui proposa de l'appeler Juan Carlos, en adjoignant son deuxième prénom au premier, afin d'éviter la confusion avec son père.

2. « A mí me dio la impresión de que yo a Franco le caía bien. A Juanito lo trataba como al hijo que nunca pudo tener [...] le brillaban los ojos al mirarlo. » Pilar Urbano, *La Reina*, Barcelone, Plaza et Janés, 1996, p. 149.

EN GUISE DE PRÉAMBULE

Pourtant ni l'un ni l'autre ne pouvait légitimement se prévaloir d'une fonction officielle d'État. L'histoire en suspens les accueillait alors qu'il leur fallut attendre encore treize années, jusqu'au fameux samedi 22 novembre 1975, pour leur ouvrir ses portes. Ce jour-là, quarante-huit heures après la mort de Franco, devant les Cortes, lors d'une cérémonie officielle, Juan Carlos était proclamé roi d'Espagne ; du même coup, la princesse Sophie qui se tenait à ses côtés, devenait reine, *une indispensable reine*.

Première partie

SOUS LES AUSPICES
D'UNE DYNASTIE TUMULTUEUSE

I

UNE GALERIE D'ANCÊTRES POUR LA REINE SOPHIE

Si Sophie fit son entrée dans l'histoire grâce à l'avènement de son mari au cours de ce lumineux samedi de novembre 1975, son histoire personnelle avait commencé bien avant ce jour-là. Ce fut, il est vrai, également en novembre, trente-sept ans auparavant, le soir du mercredi 2 novembre de l'année 1938 qui vit sa naissance dans un quartier d'Athènes du nom de Psychiko où se trouvait la résidence de ses parents, Paul et Frederika de Grèce. En outre, comme il en va pour toutes les reines, son histoire commença bien avant sa naissance, avant cette liesse populaire soulevée par les vingt coups de canon tirés du mont Lycabettos tandis que ses proches se penchaient sur son berceau princier. Aussi, pour tenter d'embrasser sa vie, convient-il de procéder à un autre saut dans l'espace et dans le temps et de considérer ce nouveau-né du haut de la galerie de ses ancêtres.

Son Altesse Royale, Sophie de Grèce et du Danemark est donc née fille de prince héritier, nièce et petite-fille de rois, arrière-petite-fille d'empereurs. En dépit de ce qu'indiquent ses titres et les conditions de sa naissance, ses ascendances paternelle et maternelle directes la renvoient à des origines germaniques qu'arboraient ses huit arrière-grands-parents. Si l'on se place dans la perspective plus ample de ses

apparemment, on peut considérer qu'elle possède des liens de sang avec les principales familles royales de l'Europe ; outre l'Allemagne, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, il y a le Royaume-Uni, la Russie, l'Espagne, mais aussi la Yougoslavie, la Roumanie et la Bulgarie.

L'ascendance paternelle

Il suffit de rappeler que le père de Sophie, le futur Paul I^{er} de Grèce, a la particularité d'être à la fois l'arrière-petit-fils de Christian IX de Danemark, surnommé le beau-père de l'Europe et de la reine Victoria du Royaume-Uni, surnommée la grand-mère de l'Europe. De ce fait, par son père et depuis Christian III de Danemark, Sophie peut compter dix-sept têtes couronnées parmi ses ancêtres.

Pour être plus précis, mais sans risquer pour autant d'égarer le lecteur à travers les méandres complexes et labyrinthiques de la généalogie des monarchies européennes, on doit souligner que le roi Paul de Grèce avait pour grand-mère paternelle Olga Constantinovna, grande-duchesse de Russie, nièce du tsar Alexandre II. On peut ajouter au sujet du père de Sophie, qu'en tant que petit-fils de Georges I^{er}, il était Schleswig-Holstein Sonderburg-Glücksburg, prince de Danemark, autant de titres dont Sophie hérita et que son mari Juan Carlos, dans ses irrésistibles accès de plaisanterie, usant de son accent castillan, s'amusa à prononcer en les écorchant allégrement.

Il est vrai que la reine elle-même, ne manquant pas d'humour, dit un jour au sujet de ces titres attachés à leur origine allemande et danoise que Georges I^{er}, son arrière-grand-père paternel, dans un but de simplification sonore, les avait opportunément remplacés par une formule englobante et simple : « de Grecia », autrement dit « de Grèce », qu'elle porte aujourd'hui et qu'elle a transmise à ses enfants. Mieux encore, lors d'une entrevue avec une journaliste, elle n'hésita pas à déclarer, dans une sorte de boutade, que fixer le pedigree de ses chiens l'intéressait beaucoup plus que sa propre généalogie.

L'ascendance maternelle

Sa mère, Frederika, duchesse de Brunswick-Lüneburg, était la fille d'Ernest-Auguste III, duc de Brunswick, prince héritier de Hanovre, et de Victoria-Louise, princesse de Prusse et fille de Guillaume II, empereur d'Allemagne.

Pour compléter, il convient d'ajouter qu'en épousant le futur roi d'Espagne Juan Carlos I^{er}, de son nom complet Juan Carlos Alfonso Victor María de Borbón y Borbón-Dos Sicilias, descendant direct de Louis XIV, Sophie faisait son entrée dans la plus illustre et la plus ancienne des dynasties européennes. Son mari peut se définir, et il n'hésite pas à le faire, comme l'héritier des dix-sept rois de sa dynastie.

Très flatteuse union pour Sophie – même si rien n'était encore acquis pour le trône d'Espagne – dont naquirent trois enfants assurant la pérennité de la dynastie bourbonnienne, parmi eux Felipe, prince des Asturies qui vient de succéder à Juan Carlos I^{er} abdicataire, en tant que Felipe VI, ayant été appelé Philippe en hommage à son ancêtre, le roi Philippe V, duc d'Anjou, premier Bourbon d'Espagne et petit-fils du Roi-Soleil, installé sur le trône d'Espagne en 1700.

Bref rappel historique de la jeune monarchie grecque

Bien qu'au moment de son mariage avec Juan Carlos, Sophie fût la fille aînée d'un roi régnant, Paul I^{er} de Grèce, celui-ci n'était qu'à la troisième génération d'une dynastie relativement récente et fragile qui, depuis sa création, avait été en proie à toutes les vicissitudes. Confronter sa dynastie conjugale à celle de son ascendance personnelle laissait peu de doute quant au résultat de la comparaison : une exorbitante distance les séparait, donnant l'indéniable prééminence à la dynastie des Bourbons.

Cette dynastie hellène, la deuxième après une première fort éphémère, comptait, en effet, à peine un siècle et demi d'existence, une durée entrecoupée de coups de force, d'abdications et d'exils. Sophie qui appartenait donc à la quatrième

génération en connaissait tous les épisodes. Ils étaient suffisamment proches d'elle et suffisamment mémorables souvent par leur violence, pour la marquer définitivement et pour la guider dans ce qui fut son rôle de souveraine espagnole. D'où le rappel de ces faits susceptibles d'expliquer un certain nombre de ses conduites à venir et de décisions qu'elle prit.

L'histoire moderne de la Grèce nous révèle, en effet, que le pays ne devint indépendant qu'après une guerre l'ayant dépris de l'Empire ottoman. Ce fut d'ailleurs autour des années 1820 que l'Europe se prit de passion pour la cause grecque. Un millier de jeunes philhellènes, des volontaires anglais, allemands, italiens et polonais, tous lecteurs de Pindare, passant du rêve littéraire à l'engagement politique, vinrent se battre avec les insurgés contre les Ottomans ; parmi eux, le poète Lord Byron, grande figure du romantisme anglais, qui mourut en 1824 à Missolonghi. L'indépendance conquise, il y eut encore une décennie d'anarchie, de troubles et de flottements, au cours desquels divers chefs de gouvernement s'étaient succédé sans parvenir à sortir la nation de la confusion et du chaos. Enfin, la constitution d'un royaume fut décidée, approuvée au niveau international et en quelque sorte concrétisée par les signataires du traité de Londres du 6 juillet 1827. Comme il n'y avait pas de dynastie hellène, on chercha un souverain parmi les dynasties européennes ; la nouvelle couronne échut finalement à un cadet de la maison de Bavière, un Wittelsbach qui l'accepta.

Othon I^{er}, premier souverain de la Grèce moderne

Otto, prince de Bavière, troisième des neuf enfants, mais le second fils du roi Louis I^{er}, était né le 1^{er} juin 1815, dix-sept jours avant la bataille de Waterloo. Louis I^{er} était un philhellène ardent qui avait soutenu financièrement les insurgés hellènes contre l'Empire ottoman. Il avait fait de sa capitale, Munich, une « Athènes sur l'Isar » et avait donné, comme précepteur à son fils, l'helléniste Friedrich Tiersch, un des célèbres traducteurs de Pindare. Il enjoignit donc son fils Othon de partir pour son nouveau royaume au plus vite, ce que

celui-ci fit en compagnie de 3500 soldats bavarois, à bord d'une frégate britannique qui accosta en 1833.

Ce fut ainsi que ses sujets grecs virent arriver un prince blond de dix-sept ans, d'une grande beauté, au regard bleu et enfiévré et à la grâce animée d'un souffle romantique. Assisté d'une régence jusqu'à sa majorité, il régna sur la Grèce pendant trente ans au bout desquels il fut renversé par un coup d'État militaire en 1862. C'en était déjà fini de cette première dynastie hellène, car n'ayant pas eu de descendance, personne de la maison de Bavière ne manifesta le souhait de lui succéder.

*Georges I^{er}, deuxième souverain de Grèce,
arrière-grand-père de Sophie*

L'année suivante, en 1863, le Parlement hellénique élit un nouveau roi. Il s'agissait cette fois d'un prince danois, également âgé de dix-sept ans, Guillaume du Danemark, fils du roi Christian IX, qui accepta le trône sous le nom de Georges I^{er} de Grèce. Il se résolut à abandonner le luthéranisme, sa religion de naissance, pour se convertir à la religion orthodoxe. D'origine germano-danoise, son lignage était celui des Glücksburg et répondait au nom de Schleswig-Holstein-Sonderburg. Deuxième souverain de la Grèce moderne, fondateur de la dynastie hellène contemporaine, il était l'arrière-grand-père de la reine Sophie qui hérita de ces titres à la phonétique laborieuse.

Georges I^{er} fut un roi fort aimé de ses sujets qui avait d'ailleurs choisi pour devise : « Ma force est l'amour de mon peuple. » Il s'attacha à l'extension territoriale de son royaume qu'il ne cessa d'agrandir tout au long d'un règne de cinquante années auquel il fut mis fin brutalement, le 18 mars 1913. Ce jour-là, à Thessalonique, lors d'un déjeuner avec ses fils, le roi leur avait annoncé, dans le secret, son souhait de quitter très prochainement le pouvoir lors de son jubilé qui devait avoir lieu six mois plus tard, en octobre de la même année. Après le repas, selon son habitude, Georges I^{er} était parti pour une promenade dans les rues voisines de son palais, comme il le faisait chaque jour à Athènes, presque sans aucune protection. Mais il

fut abattu d'un coup de revolver par l'anarchiste Aléxandros Schinas, chez qui certains ont vu un dangereux fanatique ou un dément.

Constantin I^{er}, grand-père de Sophie

Dans ces circonstances brutales, son fils aîné, le diadoque Constantin, monta sur le trône. Il profita pleinement des relations optimales que son père avait établies avec son peuple auprès duquel il bénéficia d'un attrait supplémentaire. Outre une certaine gloire militaire récemment acquise, il possédait l'indéniable avantage d'être le premier souverain né sur le territoire grec ; il était également le premier à avoir été élevé dans la religion orthodoxe et à porter le nom prestigieux du fondateur de Constantinople (l'empereur Constantin I^{er}) et celui du dernier empereur byzantin (Constantin XI Paléologue). Marié à la princesse Sophie de Prusse, sœur de l'empereur germanique Guillaume II, tout le portait à consolider la paix que le royaume avait retrouvée.

Malheureusement éclata alors la Première Guerre mondiale qui eut des conséquences désastreuses pour la Grèce. On y vit émerger la figure d'un important personnage politique qui laissera son nom à l'aéroport d'Athènes. C'était le Premier ministre Elefthérios Venizélos, une sorte d'homme d'État providentiel d'origine crétoise qui désirait voir la Grèce s'engager avec les Alliés conduits par la Grande-Bretagne. Contrairement à lui, le roi Constantin I^{er} tenait fermement à conserver la neutralité de son pays, alors que des liens de parenté, ceux noués principalement par son mariage, l'auraient porté vers l'autre camp, le camp allemand.

Ce sérieux fossé politique qui éloignait le roi de son gouvernement créait une rupture et une situation insoutenable. La pression de plus en plus forte exercée par son Premier ministre et par les puissances alliées mit pratiquement le monarque dans l'obligation de quitter le pouvoir et de prendre la route de l'exil ; ce qu'il fit en 1917. Son fils aîné et héritier du trône, le diadoque Georges, décida de l'y suivre avec toute la famille royale. Ce fut alors que, pour maintenir la continuité

monarchique, Alexandre, le fils puîné, retenu de force en Grèce, se vit contraint d'accepter d'être couronné roi sous le nom d'Alexandre I^{er} et de se soumettre aux volontés de Venizélos qui détenait les rênes du pouvoir.

*La courte parenthèse du règne d'Alexandre I^{er},
fils puîné de Constantin I^{er}, oncle de Sophie*

Son règne fut fort bref, à peine une parenthèse de trois ans à l'issue desquels il n'eut pas d'héritier officiel car, faute d'en avoir obtenu la permission, il avait épousé en secret une jeune aristocrate grecque, Aspasia Manos ; de cette union inégale ou mariage morganatique qui, lorsqu'il fut connu, fit grand scandale, naquit, cinq mois après la mort du monarque, le 25 mars 1921, une petite Alexandra. Elle fut intégrée à la famille royale hellène par le roi Constantin I^{er} qui, après son retour au pouvoir, la déclara par un décret de juillet 1922 princesse Alexandra de Grèce.

En effet, alors qu'Alexandre I^{er} n'avait que vingt-sept ans, il était mort inopinément des suites d'une grave infection provoquée par la morsure d'un singe. Ce qui aurait pu n'être qu'un pittoresque épisode domestique tourna vite à la tragédie, pour la personne du roi et pour le pays lui-même. Un après-midi au cours d'une promenade dans son domaine de Tatoï, alors qu'il cherchait à séparer son berger allemand d'un macaque rhésus qui vivait dans les vignobles du pavillon royal et qui s'en était pris à lui, le roi fut victime du primate qui le mordit profondément à la jambe et à la hauteur de l'estomac.

Les plaies infectées dès le soir provoquèrent une rapide septicémie dont sept opérations consécutives ne parvinrent pas à enrayer le cours. Alexandre I^{er}, dans un état désespéré, ne cessa de réclamer la présence de sa mère, la reine Sophie, exilée avec le reste de sa famille. La souveraine prévenue eut beau supplier l'inflexible Premier ministre, Venizélos ne céda pas et le roi mourut le 25 octobre 1920, après quatre semaines d'agonie et de terribles souffrances. Cette mort inattendue du roi avait encore fragilisé la monarchie et laissé la Grèce au bord de l'abîme politique.

Conjoncture précaire qui obligea Venizélos à accepter l'organisation d'un référendum où furent mises au vote la poursuite de la monarchie ou l'instauration de la république. La victoire revint à la première proposition qui permit le retour du roi Constantin I^{er} et de toute sa famille.

Cela n'empêcha pas, deux années plus tard, l'ambitieux Venizélos de revenir. Malgré cet échec républicain, il ne s'avoua pas vaincu et retrouva ses prérogatives de Premier ministre. Les relations du roi avec l'exécutif, en la circonstance avec son rival politique de toujours, s'envenimèrent de nouveau ; la défaite fracassante des armées grecques dans la dernière guerre contre les Turcs n'arrangea pas les choses.

En effet, Mustapha Kemal et les nationalistes turcs remirent en question le traité de Sèvres par lequel l'Empire ottoman avait dû céder au royaume hellène, en 1920, des territoires en Anatolie et en Thrace orientale. Ils lancèrent une offensive déterminée qui se termina par une victoire fracassante des armées turques et par le traité de Lausanne qui obligea la Grèce à abandonner l'ensemble de ses gains territoriaux antérieurs. Constantin I^{er} dut se résoudre à un deuxième exil. Mais, cette fois, il ne quitta pas le pays sans avoir officiellement abdicqué en faveur de son fils Georges. Parti pour la Sicile, il y mourut deux mois plus tard, le 11 janvier 1923.

*Le roi Georges II, fils aîné de Constantin I^{er},
oncle de Sophie*

Le nouveau roi, Georges II, ne réussit pas pour autant à consolider la monarchie ni à apaiser la situation politique du pays. D'autant que, marié depuis 1921 avec Élisabeth de Roumanie, il n'avait pas d'enfant et ne parvint pas à en avoir. La dynastie n'existant que sous la garantie de sa perpétuation, ce fut au troisième fils de Constantin I^{er} que l'on songea comme dernier recours. Paul, futur père de Sophie, fut pressenti comme héritier du trône grec et déclaré officiellement diadoque. La guerre sévissant en Asie Mineure mit la Grèce dans une situation critique dont les politiques rendirent Georges II responsable. Celui-ci ne vit d'autre solution que de faire comme

son père : opter pour l'exil, ce qu'il fit en 1924, ayant bien pris soin, quant à lui, de ne pas renoncer à ses droits monarchiques.

La république fut alors proclamée et pendant les dix ans qu'elle dura, de 1924 à 1935, la famille royale fut exposée à une expatriation cruelle, proche de la misère. Une infortune que tous subirent en silence, mais qu'aucun n'oublia. Paul, malgré sa profonde réserve, ne cachera pas ces vicissitudes à ses enfants, notamment à sa fille Sophie. Elle saura que son oncle Georges II et son père, installés à Londres, avaient dû, pour survivre, se faire embaucher, sous une fausse identité, et travailler pendant plusieurs années, comme simples ouvriers, dans une usine de moteurs d'avions.

Paul, le père de Sophie, sous le nom de Paul Beck, fut mécanicien dans une usine de Coventry, succursale de la compagnie Armstrong Witworth ; il dira plus tard que cela lui fut utile au moment où, en tant que roi de Grèce, il dut entreprendre la création d'une véritable aviation militaire pour son pays. Ce sont des échos historiques brûlants qui prirent toute leur dimension lorsque Sophie, elle-même avec sa famille, fut confrontée aux vicissitudes de l'exil.

Lorsque, en 1935, l'instabilité politique se manifesta fortement en Grèce et que la ruine économique menaçant le pays, la république était montrée du doigt, le général Kondylis déclara la restauration de la monarchie et rappela Georges II. Le roi exigea de soumettre son retour à un référendum populaire ; cela fut fait et son rétablissement fut approuvé à une large majorité. Georges II fit donc son entrée dans Athènes en novembre 1935, comme souverain d'un royaume qui ne tarda pas à être en butte à de nouvelles difficultés.

Maintenant que sa santé était fortement altérée et qu'il se sentait affaibli par ces années d'épreuves physiques et morales, il devait de plus en plus se reposer sur son frère Paul dont il avait fait son conseiller et son principal collaborateur. Paul, toujours célibataire malgré ses trente-trois ans, pouvait se consacrer pleinement à sa tâche.

Le prince Paul rencontre Frederika

Cependant, au cours d'un voyage à Florence, il avait fait la connaissance d'une jeune princesse, Frederika de Hanovre, dont il s'était épris éperdument. Ils avaient des ancêtres et des parents communs, issus des familles régnantes de Prusse et du Danemark. C'était là, bien entendu, une union honorable pour les deux parties : parfaitement recevable pour la famille royale grecque ainsi que pour les Hanovre ; ceux-ci, quoique ne portant plus la couronne royale depuis 1866, possédaient une certaine fortune, ce qui n'était guère le cas de la famille de Paul.

Pour Frederika, ce fut aussi un véritable coup de foudre ; elle ne résista pas à ce jeune homme élégant qui la dominait par sa taille, 1, 93 m, et par son âge, il était de seize ans son aîné. C'était là précisément, pour la famille de Frederika, la principale objection au mariage et Ernest-Auguste de Hanovre, le père de la jeune princesse, demanda à Paul d'attendre au moins deux ans avant de solliciter la main de sa fille. Le couple profondément amoureux attendit.

Or, il se trouva que les événements politiques en Grèce se chargèrent d'écourter les délais imposés aux amants : la raison d'État et l'amour finirent par l'emporter sur la jeunesse de la fiancée. En effet, Alexandre I^{er} et Georges II n'ayant pas eu d'enfant, Paul, pressenti comme diadoque, pour consolider l'instable trône des Hellènes devait songer à accomplir ce que ses frères n'avaient pu faire : donner un héritier à la dynastie grecque, d'autant qu'il allait maintenant sur ses trente-six ans. Aussi l'engagement définitif se fit-il le 18 avril 1937, le jour des vingt ans de Frederika.

Quoique tout à fait en fin de liste dans la ligne de succession en tant que descendante de la maison royale anglaise, Frederika avait dû solliciter, pour se marier, l'autorisation du roi d'Angleterre. George VI avait tenu un conseil privé dans sa résidence de Sandringham pour donner officiellement son consentement, en présence de quelques prestigieux témoins tels que le duc de Gloucester et le duc de Kent ; ce dernier, marié à une princesse de Grèce, avait d'ailleurs été désigné par le roi pour le représenter à la cathédrale d'Athènes, lors des festivités du mariage.

SOUS LES AUSPICES D'UNE DYNASTIE TUMULTUEUSE

Le 6 janvier 1938, trois jours avant la cérémonie officielle du mariage, la princesse de Hanovre, de Grande-Bretagne et d'Irlande, duchesse de Brunswick et de Lüneburg, faisait son entrée solennelle dans son nouveau royaume.

Le mariage célébré le 9 janvier fut un événement. Les mariages sont toujours la grande affaire des monarchies. En l'occurrence, pour les nombreux invités des maisons royales, venus de toutes les cours européennes, cela avait été l'occasion, non seulement de rendre honneur aux jeunes mariés, mais de manifester leur soutien à la monarchie grecque qui avait tant peiné pour se maintenir et aussi de témoigner de leur estime à l'égard de la maison de Hanovre.

II

LA NAISSANCE DE S.A.R. LA PRINCESSE SOPHIE DE GRÈCE

La villa Psychiko à Athènes

Ainsi réunis sous les auspices d'un bonheur consacré par les liens du mariage, Paul et Frederika, officiellement reconnus comme princes héritiers de Grèce, s'installèrent dans une villa du quartier résidentiel de Psychiko, au nord d'Athènes, quelque peu retirée du centre de la capitale. Y habitaient essentiellement des armateurs, des banquiers, des diplomates et des hommes d'affaires.

Acquise autrefois par Georges I^{er}, Psychiko, qui fut mise à leur disposition par le gouvernement grec, n'était pas parmi les villas les plus luxueuses, mais elle enchantait aussitôt Frederika. Avec son crépi clair et lumineux, ses volets en bois laqué, ses stores et ses vélums bleus, elle tenait davantage de la maison de villégiature que du palais princier. Elle comportait huit pièces réparties sur deux étages et un vaste sous-sol bénéficiant de la lumière naturelle où se trouvaient la cuisine, l'office et toutes les pièces de service.

Un bas-relief sans prétention placé au-dessus de la porte principale et une guérite à droite de l'entrée étaient les seuls signes susceptibles de révéler la condition royale des nouveaux

occupants. L'ensemble était à l'image de la vie simple qu'avait adoptée la famille royale grecque, un quotidien très éloigné du protocole des autres cours européennes. Sophie devenue reine d'Espagne tint à mener l'organisation du palais de la Zarzuela selon de semblables dispositions.

Bref, la bâtisse était entourée d'un jardin qu'une simple grille en fer forgé séparait de la rue d'où il était assez aisé de voir ce qui se passait dans la maison. Aussi, des curieux quelque peu impertinents, pour peu qu'ils l'aient voulu, auraient pu entrevoir et suivre l'événement considérable qui s'y préparait en ces premiers jours de novembre 1938, dix mois après le mariage royal.

Tandis qu'au premier étage, l'heure de l'enfantement était arrivée, Frederika ayant auprès d'elle son mari Paul qui lui serrait la main et sa mère Victoria-Louise qui la réconfortait, à l'étage inférieur, dans le salon, son père, Ernest-Auguste III, tenait compagnie au roi Georges II, au Premier ministre Metaxas et à quelques autres membres du gouvernement venus accompagner la famille royale dans cette heureuse circonstance qui légitimait la dynastie et en assurait la postérité.

Ce fut ainsi qu'à huit heures et quart du soir, le 2 novembre 1938, eut lieu la naissance de la *basilopes* Sophie, « le jour des morts » comme elle-même le dit tout simplement : « Il se trouve qu'il m'est arrivé de naître le jour des morts. » Elle était le premier enfant du couple, héritière en ligne directe de la dynastie grecque des Schleswig-Holstein. Nouvelle que rendirent publique les salves d'ordonnance qui s'arrêtèrent aux vingt et un coups de canon, nombre réservé aux filles et tirés du haut du Lycabettos, ce mont de l'Attique dominant la ville d'Athènes.

Aussitôt y répondirent en écho des hourras, une houle d'allégresse où l'on distinguait un prénom : « Sophia » ; « Sophia », scandait tout un peuple, alors que Frederika avait choisi Olga pour sa fille. Elle s'était fait un devoir d'empathie ardente vis-à-vis d'Olga Constantinovna, l'épouse russe de Georges I^{er}, premier roi de la dynastie, bisaïeule de la petite princesse. Or, c'eût été froisser la tradition grecque que de ne pas lui donner le nom de sa grand-mère paternelle, en l'occurrence Sophie.

Cependant, autour de Sophie, la belle épouse de Constantin I^{er}, fille cadette très aimée de l'empereur Frédéric III, petite-fille de la reine Victoria d'Angleterre, planaient de lourdes souffrances d'exil et de funestes ombres sentimentales ; éprise d'un mari qui ne cessa d'entretenir jusqu'à sa mort une longue liaison amoureuse avec la comtesse Paola d'Ostheim, elle fut très malheureuse ; destin sentimental que Frederika voulait à tout prix épargner à sa fille, en commençant par éliminer le prénom de mauvais augure ; ce qu'elle ne réussit pas à faire, il faut bien le reconnaître.

Elle s'appela donc Sophie et devint Son Altesse Royale la princesse Sophie de Grèce et du Danemark. Lors de son baptême qui se déroula selon les rites de l'Église orthodoxe grecque, elle reçut trois autres prénoms : Margarita, Victoria et Frederika. Margarita en hommage à sa grand-tante maternelle, sœur de l'empereur d'Allemagne Guillaume II ; Victoria pour sa grand-mère maternelle et Frederika pour sa mère. Son parrain fut Georges II, le roi des Hellènes ; sa marraine fut la reine Hélène d'Italie, née princesse de Monténégro, épouse et veuve de Victor-Emmanuel III, une grande dame, pleine de bonté, qui avait alors soixante-cinq ans. Sophie lui fut attachée jusqu'à sa mort qui survint lorsqu'elle avait quatorze ans.

Comme c'est la coutume en Grèce, elle eut également pour marraine la future reine de Grande-Bretagne qui n'était alors que la princesse Élisabeth d'York, la reine Alexandrine de Danemark, fille de la grande-duchesse Anastasia de Russie, la princesse Irène de Grèce et de Danemark, mariée au prince Aymon de Savoie, duc de Spolète, et tante paternelle de la petite Sophie.

Prestigieux bouclier que ce quintuple parrainage pour protéger l'entrée du nouveau-né dans la vie. Considérable puissance dont témoignaient les titres et la haute naissance de ces personnages. Illusoire apparence car, à deux exceptions près, l'image qu'ils renvoyaient portait le reflet des convulsions politiques dont les familles régnantes étaient les victimes et qui les avaient dépossédées de leurs prérogatives. L'époque de l'Europe ensemble des « Pays des rois » était décidément passée.

La naissance de Sophie se situait, en effet, dans cette période de l'entre-deux-guerres qui coïncidait avec de grands

bouleversements touchant les maisons royales auxquelles elle était apparentée ; moins d'un siècle après ce qu'on avait appelé « le printemps des peuples » et qui avait fait trembler les monarchies dans les années 1848, refaisaient jour des convulsions qui ne devaient plus cesser, touchant de plein fouet sa propre dynastie et qui lui firent vivre, certes trente ans plus tard, la déposition de son frère Constantin, sixième et dernier roi des Hellènes.

Pour l'heure, en dépit des irrémédiables changements qui ébranlaient l'Europe, la famille de la jeune princesse en était encore à la joie de la perpétuation monarchique réalisée au sein de l'amour ; c'était là une parenthèse heureuse.

Même si les documents, y compris les *Mémoires* de sa mère, ne permettent pas de retracer avec précision les premiers mois de Sophie, l'on sait plus généralement qu'avec ses parents, le diadoque et son épouse, les plus assidus dans l'entourage immédiat du roi Georges II, offraient l'image prometteuse d'un pouvoir assuré dans son renouvellement ; leur présence de plus en plus visible dans le quotidien et dans les actes protocolaires appuyait cet espoir. Tous les Grecs jusqu'aux habitants des îles, des petits villages de Corfou, se réjouissaient à leur vue ; les femmes, moins farouches, n'hésitaient pas à s'approcher de la mère et de l'enfant, voire à solliciter leur contact, le « toucher royal » rappelant peut-être l'ancestral pouvoir thaumaturge des rois et qui ici se réduisait au simple pouvoir de porter bonheur.

On percevait dans ce jeune couple royal, malgré le contexte politique peu propice, comme une sorte d'ivresse à assurer leur fonction d'héritiers du trône, mais aussi à honorer la continuité de leurs relations familiales. Ainsi, lorsque Sophie n'avait pas encore atteint ses trois mois, le 27 janvier 1939, selon une habitude que Frederika tenait de sa mère et qu'elle ne manquait pas de respecter, ils se rendirent tous les trois au château de Huis Doorn, en Hollande, pour l'anniversaire de son grand-père maternel, en l'occurrence l'arrière-grand-père de la petite Sophie : Guillaume II, dernier empereur allemand et dernier roi de Prusse qui, en cette année 1939, fêtait ses quatre-vingts ans.

Il s'y trouvait en exil depuis la fin de la Première Guerre mondiale au cours de laquelle les Pays-Bas étaient restés neutres, et il y résida jusqu'à sa mort en 1941. Une mort que

SOUS LES AUSPICES D'UNE DYNASTIE TUMULTUEUSE

Frederika, alors elle-même exilée en Égypte, apprit, le 5 juin, par la presse. Outre les enfants et les petits-enfants du kaiser, s'y trouvèrent également, le prince Rupprecht, prince héritier de la maison royale de Bavière, Friedrich Christian, margrave de Meissen, Son Altesse Royale le prince Bernhard des Pays-Bas, le grand-duc Vladimir Kirillovitch, chef de la maison impériale de Russie.

À peine un an et demi plus tard, il n'était plus question de se réunir de la sorte et toute idée de déplacement était désormais bannie. La tournure prise par la situation soulevait les plus grandes inquiétudes et le temps n'était plus aux réunions ni aux célébrations. On put le constater lorsque, le 2 juin 1940, Frederika donna naissance à son deuxième enfant. L'événement était de premier ordre, car il s'agissait d'un fils qui fut appelé Constantin et qui confirmait formellement la perpétuation de la dynastie ; le diadoque Paul venait de réaliser ce que les deux derniers rois de Grèce n'avaient pu faire.

Or, non seulement il n'y eut point de solennité particulière pour accompagner cette importante naissance, mais aucun invité, pas même un membre de la famille de Frederika, ne put être présent. Tout juste procéda-t-on aux cent un coups de canon, réservés aux héritiers mâles. On se trouvait à la veille du deuxième cataclysme du siècle.

III

POUR LA PETITE PRINCESSE, DÉJÀ LA GUERRE

« C'est la guerre. Que Dieu protège la Grèce ! »

Tels furent les mots par lesquels Georges II avait accueilli, dans la nuit du 28 octobre 1940, les princes héritiers et plusieurs ministres alertés par téléphone. Le moment était suffisamment critique pour qu'à 3 h 25 du matin, le roi eût jugé bon de réveiller son frère Paul et le prier de le rejoindre immédiatement. Frederika, qui n'avait pas voulu laisser son mari se rendre seul au palais royal, avait eu juste le temps de prévenir Messi, sa première dame, qui s'était chargée de confier Sophie et Constantin à Ypsilanti, leur nourrice.

L'épouse du diadoque s'était donc trouvée là aussi avec les principaux représentants du gouvernement dont le général Joannis Metaxas qui occupait, depuis deux ans, les fonctions de Premier ministre. Sur un signe du monarque, il avait pris la parole pour résumer les derniers rebondissements de la nuit.

Il commença par rappeler ce qui fut sa constante détermination politique : maintenir l'indépendance de la Grèce, sa relative neutralité à l'aube de ces grands conflits ; c'est ce qu'il avait réussi jusqu'à ce jour grâce au soutien de l'Angleterre ; aussi, dès qu'il eut connaissance de la requête de Mussolini qui demandait à la Grèce de laisser ses troupes traverser le pays,

opposa-t-il un *non* retentissant, ce fameux *ochi* qui resta célèbre. Certes, il ne savait pas à l'heure où il parlait que ce réflexe patriotique demeurerait dans l'histoire comme un acte de bravoure symbolisant la fierté nationale et ferait de ce 28 octobre le « jour du non », la fête nationale grecque.

De la même manière, à 3 heures du matin, lorsque l'ambassadeur italien s'imposa chez lui, porteur d'un ultimatum de Mussolini qui le sommait une fois de plus de laisser ses troupes entrer dans le pays en exigeant l'occupation de certains lieux stratégiques du territoire, Joannis Metaxas décida de ne pas revenir sur sa décision. Il savait le risque qu'il faisait encourir au pays et il n'avait pas caché au diplomate italien que son refus revenait à une déclaration de guerre. Il lui fut répondu qu'en tout état de cause les troupes italiennes quittaient sur-le-champ leur position albanaise et qu'elles franchissaient la frontière grecque à 6 heures du matin. Voilà l'essentiel de ce qu'il était venu annoncer à la famille royale et au gouvernement.

Avec une demi-heure d'avance sur le programme annoncé, l'Italie envahissait la Grèce et un nouveau drame commençait pour le peuple et sa famille royale. Or les Grecs résistèrent âprement et tandis que Paul visitait le front, Frederika, fidèle à la tradition miséricordieuse de son rang, se consacrait entièrement au soin des blessés réunis dans les hôpitaux de la Croix-Rouge. Avec ses belles-sœurs, la princesse Catherine de Grèce, sœur cadette de Paul, et Aspasia, la veuve morganatique du roi Alexandre I^{er}, qui l'accompagnaient dans cette ardente mission charitable, elle réconfortait, jour et nuit, les soldats qui arrivaient du front.

Quant aux petits princes, ils restaient sous la garde de leur nourrice Ypsilanti et d'une institutrice écossaise, miss Sheila Macnair ; cette dernière, qu'ils appelèrent *Nursie*, fut une véritable seconde mère pour eux ; Sophie resta toujours en relation avec elle, y compris lorsqu'elle fut devenue reine d'Espagne. « Je l'aimais à la folie. Je l'adorais. Je l'adore. Elle était beaucoup plus qu'une institutrice, beaucoup plus qu'une nourrice : alors qu'elle n'y était pas obligée, par pure tendresse pour nous, elle est passée par tous les dangers et toutes les incommodités que ma famille a dû supporter [...] Pendant notre exil, si Sheila n'avait pas été là, je ne sais pas ce qui serait

advenu de moi [...] Le jour où elle nous a quittés fut le premier grand déchirement de ma vie. J'étais inconsolable. J'avais douze ans¹. »

Ce fut en ces termes que Sophie, cinquante-cinq années plus tard, en 1996, se confia en faisant surgir de lointaines tranches de sa vie sensible, vestiges précieux de sa petite enfance. Admirablement épargnée, elle le fut, par les soins d'une mère qui l'entoura, ainsi que son frère, d'un solide bouclier affectif, d'une proximité humaine rassurante où celle de Sheila Macnair fut primordiale. Sophie fut parfaitement protégée, y compris par la magie de l'enfance qui lui fit dire à propos de leur expatriation que leurs cinq années d'exil furent des années de bonheur. Des années de liberté.

Des années sans protocole, où ils purent faire ce que les autres enfants faisaient. Elle alla jusqu'à voir des divertissements dans les échappées précipitées et les fuites dans l'urgence ; ainsi les nombreux hébergements de leur exil que Frederika énuméra comme autant de ruptures, furent pour Sophie autant d'occasions amusantes de faire les valises pour ses poupées.

Pourtant, ces années douloureuses de guerre puis d'exil, s'inscrivirent dans la construction de la personne que fut la future reine d'Espagne, comme elles déterminèrent également, dans leur déroulement désastreux, l'histoire de son pays, souvenirs qu'elle ne s'appropriâ que plus tard par la mémoire d'autrui. À commencer par les récits de sa mère, ceux de son père, de tous les adultes de la famille royale qui l'accompagnèrent au cours de ces années-là et qui en furent les témoins directs. Ce fut une révision des faits dans leur appréhension distanciée que le vert paradis des illusions enfantines n'occultait plus.

Or, en ce début de la guerre et en cette fin d'année 1940, sur les lieux du conflit, une ténacité héroïque et un acharnement continu des Grecs eurent raison de l'envahisseur italien. Bientôt des nouvelles rassurantes arrivèrent, présageant d'une issue heureuse de la guerre. Et ce fut précisément le 2 novembre 1940, le jour anniversaire des deux ans de la petite princesse, que les divisions grecques parvinrent

1. Pilar Urbano, *op. cit.*, p. 46.